

Short Stories Théâtre National de Toulouse

Du printemps à l'hiver

<http://www.lecloudanslaplanche.com/critique-1062-short.stories-du.printemps.a.l.hiver.html>

Publié le 17 Novembre 2011

Du vert tendre de la folie juvénile au noir et blanc des rudesses hivernales, Agathe Mélinand propose de nouveau, en janvier, sa promenade visuelle et littéraire en compagnie de Tennessee Williams. *Short stories* n'est pas de ces spectacles qui s'installent dans une ambiance et une unité esthétique. Bien au contraire, le spectateur s'y laisse porter de nouvelle en nouvelle, d'un univers pictural et filmique à l'autre. **Saluons d'ores et déjà le travail de Sébastien Sidaner, étonnante création de vidéoprojection qui se cherche dans un dialogue avec une plume - et pas des moindres.**

Tennessee Williams et son réalisme sombre sont d'ailleurs les hôtes majeurs d'une programmation tournée vers l'Ouest, direction "Nos Amériques" - nouvelle orientation de ces *Regards* proposés par le TNT. On pourra donc s'y replonger dès la semaine prochaine avec The Wooster group's, qui présentera sa version du *Vieux carré*.

Un terreau fertile

L'œuvre de Williams n'est pas composée d'atomes imperméables et solitaires. Tout y est embryonnaire, tout s'y propage par échos, s'y mélange en ombres portées : non seulement des thèmes obsessionnels y sont ressassés - folie douce, besoin de l'autre, désir, homosexualité, sensualité latente des ambiances du sud, qu'en-dira-t-on et médiocrité, autocensure, autodestruction, idéaux, gangue de la réalité - mais les personnages eux-mêmes vont et viennent, parfois sous le même nom, souvent si autobiographiques que le pseudonyme Tennessee ne trompe personne. A ce titre, ses nouvelles sont comme un terreau fertile dans lequel il est revenu puiser, au fil des années, ses pièces majeures.

Prenez tout d'abord Laura, jeune femme de vingt-trois ans choyée par un frère aimant et une mère sévère : elle navigue dans son petit monde solitaire, fascinée par ses bibelots de verre, par la musique, par un livre unique dont elle ne lit jamais la fin. Entre chaque ligne, Laura impose Rose, la sœur malade de Tennessee. L'écho sera plus criant encore dans *La ménagerie de verre*, œuvre inspirée par cette nouvelle. Dans *Portrait of a girl in glass*, Laura/Rose est de ces fleurs printanières fragiles, que le moindre coup de vent peut faire chuter ou s'envoler. Est-ce que le vent du mouvement viendra de cet ami de son frère, ce jeune homme aux tâches de rousseur ?

Prenez maintenant les personnages de *Three players of a summer game*. Le vert tendre est devenu éclatante chaleur estivale des parcs chics autour des belles demeures. On y cause gin et croquet - rien de comparable ? Pas sûr. Si le milieu diffère, la fragilité et la névrose demeurent. Ce personnage tourmenté de Brick Pollitt, vous le connaissez probablement davantage dans sa version cinématographique ultérieure (Une chatte sur un toit brûlant).

La "kitty" ronronnante et sensuelle, on la retrouvera d'ailleurs sous une forme non moins

métaphorique dans la quatrième nouvelle présentée, *La malédiction* : Lucio se réfugie dans sa tendresse féline, y trouve une salvatrice source de douceur et de réconfort, tandis que la dure vie de l'usine l'use jusqu'à la moelle. Avant cet hiver ouvrier et urbain, on aura goûté à l'automne des plaisirs, avec le vieux bonhomme de *Hard Candy*, dont le goût pour les sucres d'orge se révélera pour le moins imagé.

Comme une scénographie vivante

Imagé? Ce pourrait être le mot. Quand on prend place dans le Petit théâtre, les trois murs couverts d'un papier gris clair frappent par leur froideur, que le plateau à pois verts ne fait que rendre plus perturbante... Cela ne durera pas. Dès les premiers mots et avec une souplesse technique inouïe, des photogrammes plus ou moins animés glisseront incessamment, au fil des nouvelles, dans un ballet visuel de quasi deux heures. Inutile de s'appesantir sur la maîtrise de la chose, ici indubitable. Ses apports esthétiques et dramaturgiques, en revanche... Venons-y.

La question reste complexe et le Clou n'aura au bout du compte par réussi à trancher. Commençons par les hésitations. Première réserve quant au principe général, l'afflux d'images phagocyte quelque peu le rapport du spectateur aux comédiens et aux textes: l'œil est si facile à accaparer, il résiste si mal ! Or le théâtre n'a pas, contrairement au cinéma, le bénéfice des proportions : face aux vastes panneaux de projection, l'acteur est si petit qu'on décroche parfois de tout ce qu'il a à nous dire pour plonger dans le plaisir de l'image. A ce propos, heureusement que la priorité a été donnée aux images fixes, sinon la victoire des projections sur le jeu aurait été un massacre - des plus agréables, mais un massacre tout de même. Une proposition plus ponctuelle et moins riche - c'est terrible à dire - permettrait probablement de ne pas affleurer un dangereux déséquilibre.

D'autre part, la redondance pourrait guetter ce choix de travail : illustrer visuellement ce qui est décrit par les mots n'apporte hélas pas grand chose, de même que le choix d'une traduction filmique des descriptions littéraires. Heureusement, il faut rendre justice à cette création et reconnaître que l'écueil est la plupart du temps évité. Il suffit d'ailleurs de distordre d'un rien l'image réaliste pour que le principe d'illustration disparaisse au profit d'un véritable apport : sur ce point, la quatrième partie est de toute beauté. Quand les acteurs déplient un vaste drap blanc sur le sol pour fermer la boîte à images et coincer l'œil dans une troisième dimension, on sent que la conquête approche. On ne se trompe pas. L'esthétique noir et blanc y est assurément pour quelque chose, mais c'est surtout l'inquiétant kaléidoscope urbain qui prend le spectateur dans ses murs et pavés enneigés, avec le superbe contrepoint des images félines, pleines de rondeur et de douceur - c'est là une transcription toute filmique de l'apaisement symbolisé par le chat. Sans parler de la sensualité féminine, d'influence baudelairienne bien sûr. Les yeux d'ambre, démesurément grandis, viennent chercher très profondément le spectateur - et quelle piqure malicieuse que ce regard caméra ! Aberration filmique que l'on ne croyait plus possible de rendre originale, compte tenu de son histoire...

Mais ne nous égarons pas, achevons plutôt : à saluer de même, et sans hésitation aucune, le travail chromatique bien sûr. La palette saisonnière, qui est aussi palette de textures (différentes techniques picturales, photographies, images de synthèse...) prend tout son sens dans la troisième partie, avec cette ville aux tons chauds dans laquelle on entre volontiers. L'imaginaire du cinéma-théâtre, outre qu'il fonctionne comme mise en abyme, constitue une sorte de couloir rouge et noir, érotique et mortifère, menant vers l'univers hivernal final - on y prend le tramway du désir, on en débouche en compagnie d'une chatte sur un toit glacé. Bref, c'est dans cette deuxième moitié du spectacle que l'on dépasse le seul apport esthétique (considérable, au demeurant) pour atteindre enfin l'apport dramaturgique - c'était là tout l'enjeu d'un dialogue entre la vidéo et le théâtre. Dans ce mélange artistique auquel même la musique prend part, les comédiens n'ont qu'à

tirer leur épingle du jeu, ce qui n'est assurément pas chose aisée. Ils y parviennent pourtant, bénéficiant d'un éventail de rôles à jouer, parvenant aussi à réinventer le plateau, à surprendre. On reconnaîtra néanmoins des visages et des styles : quasi toutes et tous se sont illustrés dans *Le menteur* ou *Mille francs de récompense*. Un salut particulier à Eddie Letexier (le Sade de *Monsieur le 6*) et à Emilie Vaudou, touchante en diable jusque dans le tourbillon d'images - un brin moins académiques, plus souples dans leur jeu. Un kaléidoscope aussi beau que traître, d'où l'on ressort un peu ivre - avec le sentiment d'avoir été parfois ailleurs, pris dans la cage de l'image.

Manon Ona